HAL
open science

Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique

Jérôme Grévy

To cite this version:

Jérôme Grévy. Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique. Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC, 2012, Poétisation de l'histoire et de la politique, 9-2013, 10.4000/mimmoc.1011 . hal-02056004

HAL Id: hal-02056004

https://hal.science/hal-02056004v1

Submitted on 11 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain
Cahiers du MIMMOC

9 | 2013
Poétisation de l'histoire et de la politique

Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique

Jérôme Grévy

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/mimmoc/1011
DOI : 10.4000/mimmoc.1011
ISSN : 1951-6789

Éditeur
Université de Poitiers

Ce document vous est offert par Université de Poitiers

Référence électronique
Jérôme Grévy, « Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* [En ligne], 9 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 11 juin 2020. URL : http://journals.openedition.org/mimmoc/1011 ; DOI : https://doi.org/10.4000/mimmoc.1011

Ce document a été généré automatiquement le 11 juin 2020.

Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain – Cahiers du MIMMOC est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique

Jérôme Grévy

1 Au début du XXe siècle, alors que l'histoire universitaire s'efforçait de mettre en œuvre des méthodes de travail scientifiques, le polémiste dreyfusard Péguy mettait en cause des professeurs d'histoire de la Sorbonne et dénonçait une histoire qui lui paraissait étriquée, besogneuse, sans souffle. Outre une écriture terne, il reprochait également à cette école dite méthodique d'instiller une interprétation politisée de l'histoire. Nommément désigné à la vindicte des lecteurs des *Cahiers de la Quinzaine*, le professeur d'histoire moderne Charles Langlois fit particulièrement les frais des diatribes péguystes.

2 Le succès de l'histoire méthodique et la virulence des termes employés par Péguy contribuèrent à discréditer sa critique, tandis que sa rupture avec l'internationalisme socialiste et sa conversion au catholicisme firent peser la suspicion sur sa démarche, considérée comme relevant de l'apologétique, ainsi que sur le bien fondé de ses interprétations. Si bien que, s'il est aujourd'hui admiré (ou détesté) comme écrivain, son apport à l'histoire est tenu pour négligeable[1].

3 Or l'histoire tient une place importante dans l'œuvre de Charles Péguy. Cet homme, qui vécut chaque moment de sa vie avec passion, de l'engagement dreyfusard à la conversion religieuse, accorda une grande importance à l'émotion que suscitait le passé et s'exprima souvent sur la nature de l'histoire et le rôle qu'elle devait tenir dans la société. Il ne nous paraît donc pas inopportun de dépasser une lecture convenue de Péguy et de relire ses textes relatifs à l'histoire afin de comprendre sa démarche. Nous distinguerons trois facettes de Péguy historien, qui se complètent et s'éclairent mutuellement : il fut un critique de l'histoire-science, un poète du passé et un philosophe méditant sur le temps. Ces trois aspects, étroitement entremêlés, sont fréquemment abordés par Péguy même si, pour la commodité de l'exposé, nous nous contentons de dégager les traits saillants de certaines œuvres. Nous avons eu l'illusion, dans un premier temps, qu'il était possible de reconstituer une évolution de la pensée de Péguy relativement à l'histoire, qui aurait été

de pair avec ses engagements politiques et, le cas échéant, l'ensemble de son œuvre littéraire. Nous nous sommes rendu compte qu'établir une chronologie était vain, car la pensée comme l'écriture de Péguy ne se prêtent pas à de telles constructions. La préoccupation de l'histoire constitue l'un des fils directeurs de sa pensée ; il l'aborda par différentes facettes, délaissa parfois certains chantiers pour y revenir plus tard. En outre, au-delà de la diversité de ses écrits, transparaît une indéniable cohérence quant au rapport entretenu avec le passé. C'est pourquoi nous avons en définitive choisi une approche thématique qui permet de dégager les différents aspects de son rapport à l'histoire tout en ayant bien conscience de l'appauvrissement qui en découle nécessairement.

Péguy polémiste : la dénonciation de l'histoire-science[2]

4 Lorsque Charles Péguy atteignit sa maturité intellectuelle, l'histoire s'affirmait, sous l'égide de la *Revue historique,* fondée en 1876 par Gabriel Monod[3], comme une discipline scientifique, répondant à des méthodes définies avec précision, mettant en place des protocoles rigoureux, ayant recours à des techniques auxiliaires comme la papyrologie, la sigillographie, la sémiologie, etc. L'axiologie historienne en était transformée. Les historiens entendaient ne plus être considérés avant tout comme des écrivains capables de charmer mais comme des spécialistes de l'archive et de la critique documentaire. En matière politique, ils affirmaient être absolument neutres. Être historien était désormais un métier, qui s'apprenait à l'université, au contact des plus grands maîtres. Ernest Lavisse incarnait cette volonté de rénover les études d'histoire et la formation des historiens. En 1898, Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos publièrent, à l'intention des étudiants des facultés de lettres qui se destinaient à l'histoire, le premier manuel de méthodologie[4].

5 Les attaques de Péguy furent dirigées contre des historiens de renom, accusés d'être plus au service de la politique que de la science. Lavisse et Langlois furent ses bêtes noires. Tous deux étaient professeurs à la Sorbonne et leur influence sur le milieu universitaire était importante.

6 En 1899, Péguy réagit[5] à un article qu'Ernest Lavisse avait consacré à l'Affaire Dreyfus dans la *Revue de Paris*[6]. Celui-ci expliquait les positions des deux camps par des considérations historico-sociologiques. En particulier, il expliquait l'action des anti-dreyfusards par le caractère des deux institutions qu'étaient l'Armée et l'Église, par tradition portées à respecter l'ordre établi et l'autorité. Aux yeux de Péguy, Lavisse avait simplifié à outrance la réalité pour décrire deux camps opposés, dreyfusisme et anti-dreyfusisme, qu'il rendait du coup tous deux également respectables. Son intention était de proposer une voie de réconciliation. Péguy accusa Lavisse de simplifier, de déformer, voire d'imaginer, pour les besoins de sa comparaison, deux idéologies sans rapport avec les faits[7]. Au passage, Péguy égratignait d'autres publications de Lavisse, aussi bien son *Histoire de France*[8] pour les élèves que sa *Vue générale de l'Histoire politique de l'Europe*[9].

7 Péguy critiqua également le professeur Langlois. Le titre de son pamphlet de 1912, *Langlois tel qu'on le parle*, publié dans les *Cahiers de la Quinzaine*, annonçait la virulence de l'attaque. Péguy répondait à un article sévère de Langlois, publié sous le pseudonyme de Pons Daumelas dans la *Revue critique des livres nouveaux*, dans lequel l'universitaire l'éreintait, lui reprochant son style, son orgueil, le nombre limité de ses lecteurs[10]. Piqué au vif, il se défendit par ce pamphlet acerbe et féroce, d'une trentaine de pages ; il doubla

son attaque *ad hominem* d'une condamnation implicite de la fameuse méthode définie par Langlois et Seignobos.

8 Plus argumentée était la dénonciation de l'histoire telle qu'elle était enseignée et pratiquée à la Sorbonne. *Zangwill*, publié en 1904, fut consacré à cette question de la méthode historienne. Le texte de Péguy, préface de la version française de l'ouvrage d'Israël Zangwill *Chad Godya*, était en fait une attaque en règle non seulement contre la prétention de faire de l'histoire une science, mais plus largement encore contre l'esprit scientifique moderne.

Au premier degré, la critique pourrait paraître anodine : Péguy moquait le goût, voire l'obsession du détail qui animait les historiens. Il leur reprochait de découper leur sujet en une multitude de tranches, pour décortiquer une multitude de détails, lesquels n'avaient en définitive plus rien à voir avec la réalité.

> Nos modernes rompent sans effort les réalités qu'ils étudient ; reste à savoir si les réalités historiques s'accommodent de ce traitement.
> Un historien doit conserver, au contraire ; il est essentiellement un conservateur de l'univers passé. Comment conserver si on brise ?
> Telle est non point la caricature et la contrefaçon des méthodes historiques modernes, mais leur mode même, leur schème, l'arrière-pensée de ceux qui les ont introduites avant nous, de ceux qui les pratiquent parmi nous ; assistez à une soutenance de thèse historique ; la plupart des reproches que le jury adresse au candidat reviennent à ceci : que le candidat n'a point épuisé toute l'indéfinité, toute l'infinité du détail ; je ne dis pas que les membres du jury l'épuisent dans leurs propres travaux ; mais ce que je dis, si vous assistez à une soutenance de thèse et que vous entendiez bien, que vous interprétiez les critiques du jury, c'est qu'elles reviennent généralement à cela ; il faut avoir épuisé l'infinité du détail pour arriver au sujet ; et dans le sujet même il faut, par multipartition, avoir épuisé une infinité d'infinité du détail ; la manière dont on traite le sujet, quand on est parvenu au sujet, revient en effet à le traiter lui-même comme un chemin, comme un parcours, comme un lieu de passage indéfiniment détaillé, comme un circuit lui-même, à faire en définitive comme s'il n'était pas le sujet, à faire qu'il ne soit pas le sujet.
> Avant de commencer, une infinité du détail par circulation ; au moment de commencer, une infinité d'infinité du détail par multipartition.
> Épuiser l'indéfinité, l'infinité du détail dans la connaissance de tout le réel, c'est la haute, c'est la divine, c'est la folle ambition, et qu'on le veuille ou non c'est l'infinie faiblesse d'une méthode que je suis bien forcé de nommer de son nom scolaire la méthode discursive
> [...] en histoire, c'est la méthode discursive qui est surhumaine, orgueilleuse, mystérieuse, agnosticiste ; et c'est la méthode intuitive qui est humaine, modeste, claire et distincte autant que nous le pouvons, scientifique[11].

9 Pour Péguy, non seulement le regard des historiens était obsédé par les détails, mais de plus il ne se portait que sur les grands personnages et les grands événements. Péguy précisa à plusieurs reprises que, à ses yeux, l'histoire ne se souciait pas assez des petits ni des réalités qui concernaient les humbles. Péguy l'écrivit dans *Notre jeunesse*, qui constituait la préface de l'histoire de la famille républicaine des Milliet. Il fit le même constat lorsqu'il s'efforça, dix ans après, d'évaluer ce qui restait du combat qu'avaient mené les dreyfusards.

> Qu'importe que nous ayons été grands en réalité ? L'histoire ne s'occupe pas des réalités. Elle n'a que faire de la réalité. Elle s'occupe de ce qui fait figure. Elle s'occupe des figures ainsi faites, ainsi obtenues, et de les mesurer, comme elle peut. Elle s'occupe de ce qui apparaît. Science de mesure, comme toute science communément admise, science des mesures de l'événement, et de mesures communément, généralement grossières, puisqu'il faut qu'elles soient

> communément admises, *puisqu'il faut que ça s'enseigne*, et ainsi que ça se transmette, elle ne peut s'occuper, elle ne s'occupera jamais que de ce qui est mesurable[12].

10 La « méthode » de Langlois et Seignobos avait substitué à l'histoire narrée, vivante et dynamique, une histoire austère, sérieuse, ennuyeuse même.

> [...] nous avons remplacé les anciennes anecdotes, les anecdotes amusantes, souvent fausses, presque toujours expressives, par un nouveau genre d'anecdotes, les anecdotes savantes, ennuyeuses, vraies souvent, presque toujours inexpressives ; les statistiques aussi sont des anecdotes, combien tristes, et combien peu significatives[13]...

11 Dépassant l'apparent désordre de l'argumentation de Péguy, nous pouvons noter que la critique atteignait fondamentalement l'historien quant à sa manière de penser et d'être. Derrière cette question du détail point le vrai reproche, fondamental celui-là, qui mettait en cause non seulement l'histoire mais toutes les sciences : le savant rationaliste finissait par prendre la place de Dieu, par se croire Dieu.

> Épuiser l'immensité, l'indéfinité, l'infinité du détail pour obtenir la connaissance de tout le réel, telle est la surhumaine ambition de la méthode discursive ; partir du plus loin possible ; parvenir le plus tard possible ; à peine arrivés repartir pour un voyage intérieur le plus long possible ; mais si du départ le plus éloigné possible à l'arrivée la plus retardée possible et dans cette arrivée même une série indéfinie, infinie de détail s'interpose immense, comment épuiser ce détail ; un Dieu seul y suffirait. [...]
>
> Telle est bien l'ambition inouïe du monde moderne ; ambition non encore éprouvée ; le savant chassant Dieu de partout, inconsidérément, aveuglément, ensemble de la science, où en effet peut-être il n'a que faire, et de la métaphysique, où peut-être on lui pourrait trouver quelque occupation ; Dieu chassé de l'histoire ; et par une singulière ironie, par un nouveau retour, Dieu se retrouvant dans le savant historien, Dieu non chassé du savant historien, c'est-à-dire, littéralement, l'historien ayant conçu sa science selon une méthode qui requiert de lui exactement les qualités d'un Dieu.
>
> Telle est bien la pensée de derrière la tête de tous ceux qui ont fondé la science historique moderne, introduit les méthodes historiques modernes, c'est-à-dire de tous ceux qui ont transporté en bloc dans le domaine de l'histoire les méthodes scientifiques empruntées aux sciences qui ne sont pas les sciences de l'histoire ; une humanité toute maîtresse de son histoire ; une humanité ayant épuisé tout le détail de toute son histoire, ayant parcouru toute une indéfinité, toute une infinité de chemins indéfinis, infinis, ayant donc littéralement épuisé tout un univers indéfini, infini, de détails ; une humanité Dieu, ayant acquis, englobé toute connaissance dans l'univers de sa totale mémoire.
>
> Une humanité devenue Dieu par la totale infinité de sa connaissance, par l'amplitude infinie de sa mémoire totale, cette idée est partout dans Renan ; elle fut vraiment le viatique, la consolation, l'espérance, la secrète ardeur, le feu intérieur, l'eucharistie laïque de toute une génération, de toute une levée d'historiens, de la génération qui, dans le domaine de l'histoire inaugurait justement le monde moderne[14] [...]

12 Partant de l'histoire, Péguy posait le problème de la connaissance scientifique tout entière. Il rejoignait un courant philosophique qui, depuis quelques années, mettait en cause le culte de la raison, du progrès et de la science. Péguy, qui avait eu le philosophe Bergson comme professeur à l'ENS en 1897-1898 et avait suivi son cours au collège de France en 1900, s'insérait donc dans un débat en cours, qu'il s'appropriait et auquel il donnait écho à sa manière. Il contribua à dénoncer le rationalisme comme unique moyen d'accéder sûrement à la connaissance dans un essai qu'il consacra à Bergson en 1912 : « Il faut renoncer à cette idée que la passion soit trouble (ou obscure) et que la raison soit

claire, que la passion soit confuse et que la raison soit distincte. Nous connaissons tous des passions qui sont claires comme des fontaines et des raisons au contraire qui courent toujours après les encombrements de leurs trains de bagages[15]. »

13 N'allons pas croire pour autant que Péguy se déchaînait ainsi contre les historiens de renom sans savoir que faire l'histoire n'était pas chose facile. Il ne se contenta pas de dénoncer les interprétations officielles, écrites par des historiens stipendiés, qui auraient été chargés de promouvoir une histoire républicaine. Il se heurta lui-même à cette tâche ardue.

De la difficulté d'écrire l'histoire

14 Se détournant de la fameuse méthode, Péguy s'essaya à écrire le passé selon différents modes : l'essai, la publication de documents, le théâtre.

15 Si un historien comme Lavisse interprétait faussement l'affaire Dreyfus, le témoin et protagoniste qu'avait été Péguy se trouva néanmoins bien en peine lorsqu'il entreprit dès 1903 d'en écrire l'histoire dans un essai inédit intitulé *Bernard Lazare*[16]. Il reprit ce chantier quelques années plus tard, dans *Notre Jeunesse*, qui s'apparente plus à un essai sur la mystique politique des dreyfusards qu'à un travail d'historien.

16 Confronté à la difficulté de dire le passé, le responsable des *Cahiers de la Quinzaine* qu'était Péguy s'efforça également de livrer à ses lecteurs des sources de première main. Il tenait par exemple à rendre compte à ses lecteurs, le plus objectivement possible, des Congrès socialistes. Il envisagea de demander à un témoin de résumer les échanges, mais craignit la partialité[17]. Il fit le choix de s'en tenir aux officiels comptes rendus sténographiques sans être jamais totalement satisfait de cette solution. Certes, la part de la déformation était ainsi réduite au minimum inévitable, mais publier l'intégralité des échanges était impossible. En 1905, il décida de s'en tenir aux comptes rendus officiels, conscient qu'ils n'étaient pas particulièrement exacts mais parce que les déformations étaient plus faciles à décrypter[18].

17 Péguy se fit également éditeur de textes relatifs à l'histoire de la République ou, plutôt, des républicains. Soucieux de dépasser l'histoire officielle, héroïsante, qui mettait en avant les faits et gestes des « pères fondateurs » de la Troisième République, il entreprit de publier l'histoire d'une « famille de républicains fouriéristes. Les Milliet[19] », comme il avait dressé le portrait, dès 1899, d'un artisan républicain[20]. A ses yeux, l'histoire des grands, des ministres, des hommes politiques, fussent-ils républicains, ne rendait pas compte de la réalité, qui était la vie des humbles, des petits, des anonymes. Les Milliet avaient à ses yeux autant contribué à construire la république que Victor Hugo, Edgar Quinet, Raspail et Blanqui. Péguy reprenait, à sa manière, un programme déjà énoncé par Augustin Thierry mais jamais encore véritablement mis en œuvre. Car les petits ne laissent pas d'archives, pas de traces, constatait-il.

> Sur les grands patrons, sur les chefs, l'histoire nous renseignera toujours, tant bien que mal, plutôt mal que bien, c'est son métier, et à défaut de l'histoire les historiens, et à défaut des historiens les professeurs (d'histoire). Ce que nous voulons savoir et ce que nous ne pouvons pas inventer, ce que nous voulons connaître, ce que nous voulons apprendre, ce n'est point les premiers rôles, les grands masques, le grand jeu, le théâtre et la représentation ; ce que nous voulons savoir c'est ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dessous, comment était fait ce peuple de France, enfin ce que nous voulions savoir c'est quel était, en cet âge héroïque, le tissu même du peuple et du parti républicain[21].

18 Le rédacteur des *Cahiers de la Quinzaine* se fit donc humble et modeste. Ses abonnés étaient capables de se faire une idée par eux-mêmes. Point n'était besoin d'écrire une histoire de ces événements récents. Des témoignages ou des comptes rendus officiels feraient le miel des lecteurs.

19 Ces difficultés conduisirent sans doute Péguy à se tourner vers une autre écriture du passé. Admirateur de Jules Michelet, il ne chercha pas cependant à imiter la prose épique et les accents grandiloquents de l'historien romantique mais fit sien cependant le souci de rendre le passé vivant et de redonner vie, par son écriture, aux hommes et aux événements. En témoigne la partie de son œuvre qu'il consacra à Jeanne d'Arc, dont nous retiendrons principalement le drame en trois pièces intitulé *Jeanne d'Arc*, commencé en 1895 et terminé en 1897 ; le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, qui initialement était une réécriture du premier et fut publié en 1910 ; la *Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, publiée en 1912.

20 Certes, en cette fin de siècle nationaliste, Jeanne d'Arc était une figure à la mode. Cérémonies, statues, édifices lui étaient dédiés. Les publications qui lui étaient consacrées étaient légion, depuis les travaux savants jusqu'aux livres pour enfants. Mais Péguy encore étudiant ne cherchait pas à récupérer une thématique en vogue, comme le faisaient les hommes politiques. Son souci principal n'était pas de narrer les événements, comme Jules Michelet[22], ni de publier les documents originaux, comme Jules Quicherat[23], ni de retrouver par le menu les faits et gestes de l'héroïne[24], ni d'identifier avec précision les lieux johanniques[25], comme divers érudits le faisaient. Partant des documents originaux à sa disposition, il poursuivait un objectif bien précis – faire l'histoire intérieure de Jeanne d'Arc - et eut recours à un autre genre, également en vogue : le drame historique[26].

> Je tiens à finir pour la Toussaint la lecture des documents. Je me suis rendu compte aussi qu'il était décidément impossible avec l'histoire telle qu'on est forcé de l'écrire, de faire l'histoire de cette vie intérieure. Il m'est venu alors une idée que j'ai fini par avoir l'audace d'accueillir : celle d'emprunter au drame et au vers, s'il y a lieu, toutes ses ressources[27].

21 Avec le théâtre, Péguy pourrait tenter de retrouver les paroles et les pensées de Jeanne. Il n'innova pas en décidant de prendre la Pucelle pour sujet d'une œuvre de théâtre. Il est probable que l'idée lui vint en contemplant les fêtes que la ville d'Orléans donnait chaque année en l'honneur de Jeanne. Depuis le premier mystère joué à Orléans en 1439, pas moins d'une cinquantaine de pièces auraient été produites en France[28]. Le XIXe siècle vit de nombreuses versions, depuis le drame de Schiller, souvent traduit et réédité, jusqu'au *Mystère du siège d'Orléans* composé par Émile Eude pour les fêtes johanniques du 6 mai 1894[29]. Sarah Bernard elle-même ne dédaigna pas de prêter ses traits et sa voix à la Pucelle en 1891[30] dans la pièce de Jules Barbier[31]. Le sénateur Joseph Fabre, infatigable promoteur d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc, donna sa version en 1891.

22 Reconstituer la vie intérieure de Jeanne ne signifiait pas pour Péguy dresser le portrait idéalisé d'une jeune fille parfaite. Il ne s'agissait pas de chanter les louanges de l'héroïne – beaucoup l'avaient fait avant lui - mais tenter de comprendre quelle femme elle avait été, c'est-à-dire comment elle avait pris conscience de sa mission, comment elle en était venue à quitter son village, quels rapports elle avait eus avec les soldats et avec les clercs, comment elle considérait les hommes de son temps. A chaque étape de sa vie, les tourments de Jeanne constituaient le fil directeur des écrits johanniques de Péguy.

23 Ajoutons en outre que Péguy plongeait le lecteur dans un univers médiéval par une écriture historienne qui rompait avec les textes scientifiques. Pour mettre en scène les hommes du passé, il eut recours à des archaïsmes verbaux (messire, partance...) et des tournures populaires. Son drame mêle hardiment la prose, qui est réservée en priorité aux événements quotidiens, aux batailles et au procès, aux alexandrins, qui traduisent les émotions, les sentiments, tout ce qui relevait de l'esprit.

24 Péguy emprunta ensuite au Moyen Âge cette forme littéraire ancienne qu'est le mystère. Il publia en 1910 le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*[32]. Il écrivit en vers libre ; sa poésie était rythmée, martelée. Les répétitions produisent un effet de ritournelle mais la poésie ne sombre jamais dans la monotonie : des digressions, parfois très longues, comme le récit de la passion du Christ, rompent sans prévenir une musicalité quelque peu lancinante, surprennent le lecteur, le plongent dans une atmosphère d'émotion et de souffrance.

25 Les tourments de Jeanne d'Arc prennent une forme concrète. Celle-ci est en quelque sorte dédoublée et dialogue avec elle-même, déchirée devant un choix à effectuer. Elle est Jeanne femme d'action, refusant toute concession, prête à la violence pour accomplir sa mission. Elle est entière jusqu'à frôler l'orgueil : « je n'aurais pas trahi Jésus au jardin des oliviers », s'exclame-t-elle. Mais elle est également la religieuse Mme Gervaise, qui représente l'Église sage en choisissant la prière et la souffrance discrètes pour sauver les âmes. Elle représente la sagesse et la raison, tandis que Jeanne exprime l'irrésistible besoin d'agir, de tout laisser pour être fidèle à un amour, à un idéal de justice. Ce dédoublement lui permet de dire les doutes, les questionnements, les provocations. Il est probable que Péguy, comme tout converti de fraîche date, traduisit sa propre aspiration à l'absolu et sa déception devant l'Église qui lui paraissait infidèle à sa mission. S'il s'identifiait à Jeanne la combattante, il était également Mme Gervaise, qui se reconnaît faible et s'en remet à Dieu pour combattre la misère des hommes.

26 Péguy inventa, enfin, cette forme littéraire sans pareille de la *Tapisserie*, qui associait cette fois Sainte Geneviève à Jeanne d'Arc, celle-là contemplant, depuis les cieux, les luttes temporelles de celle-ci[33]. Il devait s'agir initialement d'une neuvaine de sonnets, que Péguy intitula « les jours ». Le poète malmena les formes les plus classiques de la poésie : dès le troisième jour, la forme du sonnet est transgressée. Le neuvième poème ne comprend pas moins de vingt-neuf quatrains et deux tercets. Les vers ont acquis une partie de la liberté de la prose. Comme Jeanne, qui ne se laissait pas enfermer dans les conformismes de son temps, Péguy bouscule en permanence les règles les plus classiques, multipliant les digressions et les répétitions pour affiner sa pensée et exprimer ses émotions. Comme dans une tapisserie, les détails semblent désordonnés mais l'ensemble est ordonné et signifiant.

27 L'auteur reprit les mots mêmes de Jeanne. Il ne fait aucun doute qu'il s'était appuyé sur les actes du procès de réhabilitation, qui avaient été publiés par Jules Quicherat et qui constituent un document absolument irremplaçable. Ne voulant pas déformer ses propos, il les met dans sa bouche et lui donne la parole. Il met en scène Jeannette, qui prend peu à peu conscience de sa mission et devient Jeanne. Il accorde également une grande importance au concret, au matériel, au charnel. La chaleur, le soleil, l'eau sont présents et donnent vie aux personnages. Pour comprendre l'arrachement que signifia son départ, il se rendit à Domrémy et dépeignit l'émotion qui, selon lui, habita la jeune fille au moment de quitter sa Lorraine, de dire « adieu [à la] Meuse endormeuse et douce à [son] enfance ». Péguy fut en quelque sorte un historien du sensible, soucieux de donner chair et parole

aux personnages du passé. Dans la longue digression incluse dans le *mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, il fit de même pour dire la Passion du Christ, dont la souffrance en vue à travers la souffrance de sa mère.

28 Car le personnage qui fascinait Péguy et qu'il entendait retrouver par son écriture, c'est une mystique. Une mystique trahie par le roi et par l'Église. Une mystique dépassée par sa vocation, cet appel irrésistible à prendre les armes. Une mystique hantée par la souffrance et la damnation dont elle est la cause car la guerre est laide, même lorsqu'elle est faite pour une cause juste. Il y a, bien sûr, beaucoup de Péguy dans sa Jeanne. Il est incontestable que Péguy réussit à en faire un personnage de chair et de sang, alors que l'Église catholique était en passe de faire d'elle une sainte et la République une héroïne nationale. Dans les deux cas, il s'agissait d'un personnage inaccessible, désincarné.

29 Historien de Jeanne d'Arc, Péguy ne le fut ni sur le plan de la méthode – il ne fit pas de recherche archivistique – ni sur celui de la narration de faits. Son travail d'écriture permet toutefois de voir en lui un poète de l'histoire johannique. S'appuyant sur la lecture des documents originaux, il s'efforça de reconstituer la vie intérieure de la Lorraine, tourmentée entre deux exigences en apparence contradictoires. L'expérience que connaissait Péguy lui-même contribua sans doute à lui donner quelques clés de lecture de l'énigme que constitue le mystère de la bergère devenue soldat.

Dialogue de Péguy avec Clio

30 Ni narration, ni synthèse, ni témoignage, l'histoire était décidément un genre bien difficile. Ceci explique probablement pourquoi la réflexion sur l'histoire fut centrale pour Péguy. Il eut le projet, plusieurs fois annoncé, de lui consacrer une thèse de philosophie. Dépassant les polémiques, sa pensée le conduisit à une réflexion approfondie sur le temps et sur l'être de l'homme. Sa thèse, dont les brouillons furent publiés, resta à l'état d'ébauche[34]. Mais la pensée de Péguy sur le temps et sur l'engagement de l'homme dans la cité, sur l'histoire et sur la politique, prit d'autres formes, moins académiques.

31 Péguy donna la parole à Clio. La muse de l'histoire fit son apparition sous sa plume en 1909 dans *A nos amis, à nos abonnés*. Clio parle durement. Elle est reine des temps modernes et des temps futurs, maîtresse de tout jugement[35]. Elle est cynique. Elle dédaigne ceux qui n'ont pas laissé de trace de leur action, pas de preuves, pas de monuments, pas de documents, pas de papiers, pas de cérémonies, pas de mémoire.

32 Dans *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, écrit en 1910-11 mais qui ne fut publié qu'en 1932, Clio est une vieille femme, usée et désillusionnée, qui fait comprendre à l'historien la vanité de sa tâche. La durée est contingente et, contrairement à ce que les historiens font croire, inintelligible. S'inspirant des réflexions bergsoniennes, Péguy lui fait dire que le temps est à tort pensé comme un espace géométrique, une ligne infinie, continue, homogène, représentant un progrès perpétuel[36]. L'événement est arbitraire. Il survient là où les hommes ne l'attendent pas. Il rompt les habitudes, remet en cause l'ordre établi. Mais il est précaire et commence immédiatement à se défaire. Il se corrode jusqu'à disparaître. « Il y a une déperdition perpétuelle, une usure, un frottement, un *irréversible* qui est dans la nature même, dans l'essence même et dans l'événement, au cœur même de l'événement. D'un mot, il y a le vieillissement[37]. »

33 Le pessimisme de Péguy transparaît derrière le constat de cette usure. Clio est fille de Memoria et, comme elle, mène une lutte perdue d'avance contre l'effacement[38]. Péguy

applique ce constat à l'histoire du dreyfusisme. Les vainqueurs d'un jour glorieux, les dreyfusards, ont été à la longue vaincus par le temps, les dix années écoulées depuis leur apparente victoire, qui ont fait sombrer dans l'oubli l'Affaire Dreyfus.

> Nous sommes une génération sacrifiée. Nous ne sommes pas seulement des vaincus, une génération vaincue. Cela ne serait rien. Il y a des défaites glorieuses, des désastres retentissants, plus assis, qui fixent mieux la gloire, plus beaux, plus admis, plus commémorés que n'importe quel triomphe. Mais notre défaite est la pire de toutes, une défaite obscure, et nous ne serons pas même méprisés : nous serons ignorés ; tout au plus nous serons peut-être grotesques. Il y a des défaites, *Waterloo morne plaine*, qui plus que des victoires, plus avantageusement, se fixent dans les mémoires des hommes, dans la commune mémoire de l'humanité. Nous serons mesquins, nous serons petits, nous serons ordinaires, nous serons moyens, ou plutôt nous ne serons pas du tout. On ne s'occupera pas de nous. Nous passerons inaperçus[39].

34 Pour autant, Péguy ne sombre pas dans la désespérance. Cette précarité donne sa valeur au temps, à l'action, à la vie. Exister, c'est commencer à disparaître. L'homme doit consentir au temps pour être pleinement homme. En outre, Péguy admet implicitement la responsabilité de l'historien : il combat l'oubli. Le regard vers le passé n'est pas une fuite, une recherche de l'âge d'or. Le passé permet de donner sens au présent. La responsabilité de l'historien est donc immense car il doit ne pas déformer, être infidèle aux réalités qu'il découvre. Sa mission ne se définit donc pas par une technique, une méthode, un ensemble de règles qu'il applique scrupuleusement, mais par ses qualités humaines. L'historien doit être probe, honnête, modeste[40]. L'histoire n'est pas une science mais une éthique.

Conclusion

35 Cette lecture des textes de Péguy sur l'histoire nous a permis de comprendre le lien que faisait l'auteur entre l'histoire et la politique. L'histoire, la politique et l'écriture avaient pour lui le même rôle, de sublimer la société contemporaine et de l'arracher aux mesquineries de la quotidienneté en lui procurant du rêve et en lui donnant du sens. Dans *Notre Jeunesse*, il écrivit que les dreyfusards avaient été des héros sublimes. Le rôle de l'historien sera de retrouver leur héroïsme, de le transmettre, de le faire vivre. De ne pas se contenter des faits, des actions, des événements au jour le jour mais de retrouver l'état d'esprit que les animait. Dans tous les cas, Péguy médite sur la condition humaine. L'historien ne doit pas en rester à la surface des choses mais doit pénétrer dans l'intimité des personnages à jamais disparus pour comprendre de l'intérieur, dans la mesure du possible, par intuition si besoin, non pas le comment mais le pourquoi de leurs faits, leurs gestes et leurs paroles. L'intuition de Péguy rejoint ainsi les critiques qui amenèrent, quelques années plus tard, à la révolution épistémologique dont la revue des *Annales* fut la principale initiatrice et qui nourrit une partie de ses analyses des questionnements de l'anthropologie.

NOTES

1. Signalons une notable exception : il convient de rendre à chacun ce qui lui appartient. Notre étude était encore en gestation lorsque nous avons lu avec intérêt et profit l'étude que Jean Onimus consacra à Péguy et l'histoire. Jean Onimus, *Péguy et le mystère de l'histoire*, Orléans, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1958. Celui-ci décrivit avec finesse la particularité de la pensée de Péguy : « Elle tourne autour d'une révélation dont elle recoupe sans cesse les traces sans jamais la cerner définitivement. D'où ses perpétuelles répétitions, d'où cette sorte d'insatisfaction qui l'oblige à reprendre les mêmes thèmes, d'où cette fièvre enfin aux approches de l'essentiel et cette violence qui étonne d'abord, comme si quelque découverte suprême lui échappait. Et c'est encore par cela qu'il faut expliquer l'évolution et même les contradictions de Péguy : l'énergie spirituelle qui l'anime a du mal à s'incarner ; elle hésite, elle cherche, exigeant le concret, incapable de se satisfaire d'une idée et donc de s'arrêter. Mouvement perpétuel, mouvement circulaire tournant autour d'un unique foyer. », *op. cit.* p. 5.

2. D AUDIN, Claire, « Péguy et l'autre : le dépassement de la littérature polémique », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 49, 1996, p. 427-443. Sur le projet de faire de l'histoire une discipline scientifique, voir notamment DELACROIX, Christian, DOSSE, François, GARCIA, Patrick, Les Courants historiques en France 19e 20e siècle, A. Colin, 1999. Réimpression 2002. CARBONELL, Charles-Olivier, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français, 1865-1895*, Toulouse, Privat, 1976 : LETERRIER, Sophie-Anne Le 19e siècle historien. Anthologie raisonnée, Belin Sup, 1997.

3. MONOD, Gabriel, « Du progrès des études historiques en France », *La Revue historique*, n° 1, 1876.

4. LANGLOIS Charles-Victor, SEIGNOBOS Charles, *Introduction aux études historiques, Paris*, 1898, rééd. Kimé, 1992.

5. Charles Péguy, « Le ravage et la Réparation », in *La Revue blanche*, n° 18 T1, janv-avril. 1899, p. 417 à 432.

6. Ernest Lavisse, « La réconciliation nationale », *La Revue de Paris*, 1e octobre 1899, p. 648 à 668.

7. Le jugement de Péguy était sans appel : il ne s'agissait pas de deux adversaires car l'antidreyfusisme n'était que perversion, immoralité, maladie, contaminations. Art. cit. p. 430. La suite de l'article réclamait non pas une réconciliation nationale, comme le souhaitait Lavisse, mais une réparation. Revenant quelques années plus tard sur l'Affaire Dreyfus dans *Notre Jeunesse* , Péguy insista sur ce qui était à ses yeux essentiel, l'état d'esprit qui animait les hommes engagés en faveur de Dreyfus.

8. « J'ai connu pour la première fois le nom de M. Lavisse à l'école primaire. On nous avait donné des livres nouveaux, très supérieurs aux anciens, si nouveaux que c'était toute une révolution. Il y aura bientôt vingt ans de cela. Parmi ces livres, un des plus intéressant était la petite Histoire de France de M. Lavisse, où il y avait des images, des récits et un texte. Je pris là de la France et de son histoire une image commode que tout mon travail a consisté depuis à essayer de remplacer par l'incommode image exacte. » Art. cit. p. 424.

9. Dans *Langlois tel qu'on le parle*, revenant sur les célébrations par lesquelles Lavisse avait été honoré à l'occasion du cinquantenaire de son entrée à l'École normale supérieure, Péguy démontra facilement que les écrits de celui-ci étaient loin de respecter scrupuleusement les règles rigoureuses de la méthode historienne définie par Langlois.

10. Charles Langlois rendait compte des *Œuvres choisies 1900-1910* que Péguy venait de publier chez Bernard Grasset. Pour commencer, Charles Péguy cite *in extenso* cet article. Charles Péguy,

« Langlois tel qu'on le parle », *Cahiers de la Quinzaine*, Quatorzième série, vol. 6, 1911-1912, p. 69 à 72.

11. Charles Péguy, « Zangwill », *Cahiers de la Quinzaine*, troisième cahier de la sixième série, 1904, Annexe, p. XXXIII-XXXIV.

12. Charles Péguy, « A nos amis, à nos abonnés », *Cahiers de la Quinzaine*, treizième cahier de la dixième série, 1909, p. 27.

13. Charles Péguy, *Par ce demi-clair matin*, [texte posthume, novembre 1905], in *Œuvres en prose complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 156.

14. Charles Péguy, « Zangwill », *Cahiers de la Quinzaine,* troisième cahier de la sixième série, 1904, Annexe, p. XXXV-XXXVI.

15. *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne,* in *Œuvres en prose complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 1248.

16. Selon Jean Onimus, *op. cit.*, cet écrit aurait été la préface d'une histoire de l'Affaire Dreyfus.

17. « Congrès socialiste international Paris 1900 », *Cahiers de la Quinzaine*, seizième cahier de la deuxième série, 1901.

18. Charles Péguy, « avant propos » de « le Congrès de Dresde », *Cahiers de la Quinzaine*, seizième Cahier de la cinquième série, p. 360-361-362.

19. Charles Péguy, « Une famille de républicains fouriéristes. Les Milliet », *Cahiers de la Quinzaine*, douzième, treizième et quatorzième cahiers de la onzième série, deuxième, quatrième, sixième, huitième et dixième cahiers de la douzième série, premier, troisième, septième et neuvième cahiers de la treizième série, 1910 à 1912.

20. Cf supra note 5.

21. Charles Péguy, « Notre jeunesse », *Cahiers de la Quinzaine*, douzième cahier de la onzième série, 1910, p. 9.

22. Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, Hachette, 1853.

23. Jules Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle : publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, suivis de tous les documents historiques qu'on a pu réunir et accompagnés de notes et d'éclaircissements*, Paris, J. Renouard et Cie, 1841-1849, 5 vol.

24. Pour ne prendre que deux exemples, citons Bélisaire Ledain, *Jeanne d'Arc à Poitiers*, Saint Maixent, Reversé, 1891, rééd. Paris-Poitiers, Oudin, 1894 et Octave Raguenet de Saint-Albin, *Les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers : membres du parlement ou gens d'église ?*, Orléans, H. Herluison, 1894.

25. Charles de Robillard de Beaurepaire, *Mémoire sur le lieu du supplice de Jeanne d'Arc : accompagné d'un plan de la place du Vieux-Marché de Rouen... et de la reproduction... de... l'ancienne fontaine de la Pucelle*, Rouen, A. Lebrument, 1867.

26. Voir la récente étude de Florence Fix, *L'histoire au théâtre. 1870-1914*, Rennes, PUR, 2010.

27. Lettre à Léon Deshairs, 1895, citée par Jean Onimus, *Péguy et le mystère de l'historien*, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1958, p. 12.

28. Théodore Boudet, comte de Puymaigre, *Jeanne d'Arc au théâtre, 1439-1890*, Paris, A. Savine, 1890. L'auteur signale que, depuis la première version de son étude, publiée en 1875 dans la revue *Le Correspondant*, de nombreuses productions dramatiques furent publiées. Lui-même en publia une version : Théodore de Puymaigre, *Jeanne d'Arc, tragédie*, Paris, Debécourt, 1843.

29. Allusion faite par Octave Raguenet de Saint-Albin, *Les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers : membres du parlement ou gens d'église ?*, Orléans, H. Herluison, 1894, p. 3, note 1.

30. Voir l'affiche de Eugène Grasset, édité par G. de Malherbe et Cellot en 1890, mis en ligne sur le site de la médiathèque de Chaumont (http://silos.ville-chaumont.fr/flora/jsp/index_view_direct_anonymous.jsp?record=default:UNIMARC:77624, consulté le 2 mars 2012)

31. donnée la première fois au théâtre de la Gaîté en 1873.

32. Charles Péguy, « Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc », *Cahiers de la Quinzaine*, Sixième Cahier de la onzième série, 16 janiver 1910, *Œuvre poétiques complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 363 sq.
33. Charles Péguy, « La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc », *Cahiers de la Quinzaine*, cinquième cahier de la quatorzième série, 1er décembre 1912.
34. Charles Péguy, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *Cahiers de la Quinzaine*, troisième cahier de la huitième série, 1906.
35. Charles Péguy, « A nos amis, à nos abonnés », *Cahiers de la Quinzaine*, treizième cahier de la dixième série, 1909, p. 27.
36. Selon Péguy, cette conception imaginaire du temps est le fruit du capitalisme bourgeois. Charles Péguy, *Clio*, Gallimard, p. 51.
37. Charles Péguy, *Clio*, Gallimard, 1932, p. 50.
38. François Bédarida « Histoire et mémoire chez Péguy », Vingtième Siècle. Revue d'histoire 1/2002 (nº 73), p. 101-110.
39. Charles Péguy, « A nos amis, à nos abonnés », *Cahiers de la Quinzaine*, treizième cahier de la dixième série, 1909, p. 24.
40. « C'est une erreur capitale des temps modernes dans l'organisation du travail historique et dans l'estimation des historiens de croire que les instruments et que les méthodes sont tout et de s'imaginer que la probité ne serait rien ; c'est la probité au contraire qui est centrale ; un homme qui a de la probité, manquant d'instruments, a beaucoup plus de chances d'avoir accès à quelque vérité qu'un homme qui n'a que des instruments, manquant de probité. » Charles Péguy, *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes*, 4 novembre 1906, Troisième cahier de la huitième série, *Œuvres en prose complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 489.

INDEX

Index géographique : France
Mots-clés : histoire
Index chronologique : 19e-20e siècle

AUTEUR

JÉRÔME GRÉVY

Université de Poitiers